

Architecture : l'époque coloniale au Vietnam

Les réalisations des ingénieurs et architectes français au Vietnam s'échelonnent du second Empire à la fin de la III^e République et constituent aujourd'hui la trace matérielle la plus tangible de la période coloniale. Leur étude révèle comment les savoir-faire occidentaux se sont déployés dans un contexte naturel et culturel exotique. Comme cela arrive souvent, c'est au moment où un passé se voit menacé de disparition que l'on éprouve la nécessité d'en dresser le bilan : dans les années à venir, la modernisation indispensable des villes vietnamiennes va occasionner un renouvellement important du parc immobilier. Il est donc temps d'approfondir la connaissance des bâtiments, vestiges toujours présents d'une histoire où le Vietnam et la France ont partie liée.

Le temps de la conquête

La mainmise française sur l'actuel territoire vietnamien s'est établie en deux phases principales : au sud, la Cochinchine est conquise en 1860 et aura bientôt le statut de colonie, tandis qu'au nord et au centre le Tonkin et l'Annam seront progressivement investis dans les années 1870 pour former un protectorat à partir de 1884. L'Union indochinoise regroupant en outre le Cambodge et le Laos est instituée en 1887.

L'éloignement de la métropole et la précarité des conditions d'installation expliquent qu'il reste très peu d'exemples des premières réalisations architecturales françaises en Indochine. C'est pourquoi l'ancien hôtel des Messageries maritimes construit en 1862 à Saigon et la résidence épiscopale bâtie en 1874 à Hanoi apparaissent comme des prototypes. Les deux édifices associent la conception architecturale de l'Occident à des éléments vernaculaires : leurs volumes à étages sont entourés d'une véranda, à la fois enveloppe de régulation thermique et abri contre les pluies de la mousson ; leurs toitures à croupe, en tuiles de fabrication locale, terminées aux angles par des motifs décoratifs traditionnels, montrent comment les colons firent d'abord appel aux artisans vietnamiens.

Les ingénieurs de la Marine interviennent de manière systématique dès que le projet colonial se voit confirmé. Il s'agit pour eux de donner au nouveau pouvoir les instruments les plus efficaces pour contrôler militairement le territoire. Ils commencent donc par tracer le plan des villes, et en 1862 le colonel du génie Coffyn entreprend d'aménager Saigon sur une trame strictement orthogonale. Ce quadrillage reçoit les premiers bâtiments en dur : la caserne d'infanterie de Marine, mise en service en 1873, aujourd'hui détruite, et l'hôpital de la Marine, futur hôpital Grall, toujours en activité. Les charpentes métalliques et le granite des soubassements sont importés de France, solution onéreuse qui conduit à unifier les bâtiments en les élevant sur plusieurs niveaux plutôt qu'à les séparer en plusieurs pavillons. Les ingénieurs adaptent cependant les constructions aux exigences climatiques en prenant la précaution de les orienter en travers des vents dominants et d'ajouter les parois de briques. Les galeries continues sur les pourtours forment l'indispensable véranda et permettent d'éviter les couloirs centraux de circulation. Parfaitement rationnels, ces deux exemples

appartiennent, tant par leur fonction que par leur conception, à la phase durant laquelle la Cochinchine est confiée au gouvernement d'un amiral et demeure sous tutelle de la Marine.

L'image de la métropole

Tandis que les ingénieurs apportent à la conquête leurs compétences techniques, les architectes ne tardent pas à être sollicités. La communauté coloniale attend d'eux qu'ils mettent leur savoir-faire artistique au service de la présence française, désormais durable. En toute logique, le palais du gouverneur général donne lieu au premier chantier important de Saigon. Confié en 1866 à un certain Hermitte, il connaît de nombreuses difficultés. Le terrain gorgé d'eau oblige à creuser de profondes fondations et le manque de main-d'œuvre qualifiée à faire venir des ouvriers de la colonie britannique de Hong Kong. Inauguré en 1873, le palais classique tranche sur la ville constituée essentiellement par des baraques de bois. Le décor de la façade exploite le répertoire éclectique alors en vigueur et affiche clairement l'ambition de transformer la Cochinchine en terre française. Le corps principal présente deux rangées d'arcades superposées formant la base rythmique de la composition. Sur cette structure, l'artiste greffe des thèmes disparates, tel le fronton central soutenu par des colonnes, motif néo-classique associé à une toiture à pans brisés, sur le modèle du Louvre. Les pavillons d'angle affichent le maniérisme d'inspiration italienne par les colonnes aux éléments saillants, mais les hautes corniches courbes évoquent la tradition sud-américaine, référence susceptible de renforcer le caractère colonial de l'ensemble.

Après le palais du gouverneur, les bâtiments administratifs sortent de terre au gré de l'importance accordée aux services. Les architectes Alfred Foulhoux et Auguste-Henri Vildieu œuvrent respectivement à Saigon et à Hanoi. Le premier accompagne l'établissement du régime civil en Cochinchine, dont le premier gouverneur, Charles Le Myre de Vilers, est nommé en 1879. La République établie en France nourrit le projet d'assimiler ses territoires coloniaux en exportant ses institutions. Les réalisations architecturales se conforment à cette politique en se rapprochant de leurs équivalents métropolitains : le palais de Justice de Saigon (1884), le Musée commercial (1887) et l'hôtel des douanes (vers 1887) transposent sous le ciel des tropiques l'éclectisme classique enseigné à l'École des beaux-arts. Partageant l'idéologie de l'adéquation du style à la fonction, les autorités religieuses commandent à l'architecte Jules Bourard la cathédrale Notre-Dame (1880), de style néo-roman. Toutes ces entreprises gommant les différences culturelles entre la France et sa colonie. Cependant, la prise en compte du climat et les matériaux disponibles agissent sur ces architectures : le thème de la galerie classique habille les vérandas, tandis que les maçonneries de briques sont recouvertes d'enduit et de motifs stucqués. Ces artifices confèrent aux bâtiments l'apparence de décors pour une mise en scène du pouvoir colonial.

Sous la conduite de l'architecte Vildieu, l'importation des modèles prend la forme de citations littérales d'édifices parisiens récents. La façade du palais de Justice de Hanoi (1906) emprunte directement à celle que Louis Duc fit ériger en bordure de la place Dauphine. L'établissement de la capitale de l'Union indochinoise au Tonkin à partir de 1887 décide de la construction d'un nouveau palais pour le gouverneur général. Auguste-Henri Vildieu ne parvient pas à imposer son très vaste projet conçu comme une composition pour le prix de Rome. En articulant les différents corps du bâtiment reliés par des galeries et rythmés par des coupes, l'architecte se référait aux édifices conçus pour les grandes expositions, tel le Petit Palais à Paris. Les dessins conservés au Centre des archives d'outre-mer, à Aix-en-Provence, confirment la forte valeur de représentation recherchée. Sans renoncer à cette finalité, le palais effectivement construit en 1906 dérive du modèle de l'hôtel particulier aristocratique.

La prévalence du classicisme éclectique se vérifie dans les théâtres municipaux de Saigon (1900) et de Hanoi (1911), ainsi que dans maints bâtiments moins spectaculaires. L'hôtel du résident

supérieur du Tonkin à Hanoi (1919) indique que le mouvement de transposition de l'architecture française en Indochine se poursuit dans les années 1920.

Vers une « architecture indochinoise »

Après la Première Guerre mondiale, on assiste toutefois à une rupture dans l'art de bâtir. Les répercussions du Mouvement moderne rencontrent la politique progressiste mise en œuvre par le gouverneur Maurice Long et ses successeurs. Le développement des équipements scolaires et sanitaires ainsi que l'esquisse d'une représentation indigène participent alors de la « mission civilisatrice ». Dans ce contexte, les autorités attendent de l'urbanisme qu'il régule le développement des villes. Figure marquante de cette époque, le Prix de Rome Ernest Hébrard est nommé directeur du service central d'architecture et d'urbanisme en 1923. En théoricien, il critique les réalisations de la génération précédente et systématise la prise en compte des données climatiques et culturelles locales. De ce point de vue, Hébrard propose une variante indochinoise de l'architecture néo-régionale qui connaît, en métropole, un important développement dans le cadre de la reconstruction.

L'élaboration d'un « style indochinois » se manifeste d'abord dans des bâtiments à vocation culturelle. Les projets de musées se situent en effet à la confluence d'intérêts et de compétences favorables. Ils bénéficient de l'expérience acquise lors des expositions coloniales ayant donné lieu à la reproduction d'édifices vietnamiens, comme à Marseille en 1906 et en 1922. Leurs commanditaires, archéologues et ethnologues, disposent d'une connaissance approfondie de l'architecture traditionnelle. Fait significatif, le musée Blanchard-de-la-Brosse de Saïgon (1929) fut d'abord conçu pour être un pavillon d'exposition temporaire. Par option moderniste, sa façade présente des parois quasi aveugles. En contraste, le pavillon central, de forme polygonale, est coiffée d'une toiture à gradins imitant l'architecture asiatique, et ses deux patios rappellent la cour intérieure aménagée en jardin dans l'habitat mandarinal chinois et vietnamien. Dans ce registre, le musée Louis Finot (1925) construit à Hanoi par Hébrard à la demande de l'École française d'Extrême-Orient fait figure de parangon par son raffinement dans le système de charpente.

Le « style indochinois » ne se cantonne pas aux musées, puisque Ernest Hébrard l'applique aussi bien à l'Université indochinoise (1926) qu'à la Direction des finances (1931) à Hanoi. Par ailleurs, il affecte des réalisations privées comme les succursales de la Banque de l'Indochine dessinées par Félix Dumail. Dans les années 1940, ce style est encouragé par le gouvernement général, qui voit en lui un équivalent indochinois du régionalisme prôné par le régime de Vichy.

Le Mouvement moderne en Indochine

Simultanément à la formation du « style indochinois », l'architecture moderne gagne le Vietnam. L'École des beaux-arts de l'Indochine, créée en 1925 à Hanoi par le peintre Victor Tardieu, devient rapidement un centre de rayonnement. Les professeurs d'architecture qui y exercent construisent pour le compte de l'État et, souvent, pour une clientèle privée. À partir des années 1930, les toits-terrasses, les volumes courbes et dissymétriques, les baies en hublots et les cages d'escalier saillantes font leur apparition, comme dans la villa du gouverneur général à Dalat (vers 1939). Les formes nouvelles s'expriment également dans un équipement aussi important que l'hôpital René Robin à Hanoi (vers 1932), pour lequel l'architecte Christian s'imprègne du plan de masse et du dessin des pavillons publiés en 1917 par Tony Garnier dans son projet de Cité industrielle. Afin de préciser le programme de l'aérogare projetée à Gia Lam, près de Hanoi, l'architecte André Godard se rend au Bourget en 1935 : à la suite de cette visite, il proposera une construction totalement épurée, parfaitement adaptée aux services attendus.

Seule une très faible minorité de praticiens vietnamiens formés à l'École des beaux-arts parvient à accéder à des postes importants dans l'administration des bâtiments civils. En revanche, ils emploient leurs talents auprès de la bourgeoisie indigène acquise à la culture occidentale. C'est ainsi que les quartiers résidentiels de Hanoi se couvrent de villas modernes, dans le sillage des maisons de Mallet-Stevens et de Le Corbusier. Cette génération tente également une synthèse entre modernisme et tradition en façonnant des habitations qui respectent le compartimentage successif de l'espace tout en exploitant les ressources plastiques du béton armé. Enfin, ces architectes prendront le relais de leurs homologues français en 1954.

Regardée jusqu'à présent comme un épiphénomène des grands courants artistiques, l'architecture de l'époque coloniale possède pourtant sa propre raison d'être. En écho aux pratiques métropolitaines, elle dut inventer des solutions techniques et stylistiques particulières. À travers l'organisation de l'espace qu'elle dessine, le choix des équipements et leurs styles, elle a participé pleinement à l'histoire de l'expansion française et contribue à mieux la faire comprendre.